

VENERIE

la chasse aux chiens courants





Le départ du rendez-vous.

(Photo : Courtoisie V.S.D.)

LE RALLYE AQUITAINE AVANCE

D'aussi loin que je fouille les archives familiales, personne n'a jamais chassé dans mon entourage ; seul mon grand-père maternel a dû suivre quelques laisser-courre, dans son Berry natal, avec l'équipage Simmons. Rien donc ne me prédisposait à cette passion accaparante, si ce n'est une grande complicité avec ce grand-père qui n'avait eu que des filles et qui équilibrait un peu l'incompréhension, malgré tout bienveillante, de mes parents devant cette passion.

Mes plus vieux souvenirs sont parmi les meilleurs. C'est le soir-même de la sortie de mon collègue parisien qu'il me fallait retrouver les landes bretonnes et un inséparable compère de vacances, un galopin de mon âge, fils du fermier voisin. Ce garçon était tout simplement fou de chasse et de pêche, et littéralement génial dans l'art du collet et des pièges qu'il fabriquait lui-même ; il vivait avec une fronde, en permanence dans sa poche, qu'il menait d'une façon redoutable. C'est

à lui que je dois le virus de la chasse mais c'est au vieux garde de la propriété familiale que je dois la seule chose qui justifie pour moi la chasse : le respect de l'animal, acquis grâce à un contact et une observation méticuleuse de la Nature.

Du braconnage donc, passionnément et du matin au soir, mais nous avions douze ans ! Les grès de Malausac étaient désertes et nous ignorions tout de la chasse ; ce fut un passionnant et attentif apprentissage des choses de la nature et du chien et toujours pas de laisser-courre !

D'inséparables amis nous ayant amenés suivre une chasse de cerf, nous y étions retournés cinq ou six fois sur un tandem archaïque, parcourant les quarante ou cinquante kilomètres qui nous séparaient du rendez-vous, pour voir et essayer de comprendre. J'avoue ne pas toujours avoir été bien à mon aise et en ai pris acte dans la conduite que j'ai de mon équipage, aujourd'hui.

Deux ans en Amérique et la chasse tous les matins, ou presque, avant les cours à l'université avec un labrador inouï ; le retour en France et l'impossibilité totale de chasser à tir dans les Landes. La notion de chasse banale, sacrée ici, empêchait en effet toute gestion et tout respect du gibier.

Restent les chevreuils, peu abondants il y a vingt ans et qui pululent aujourd'hui, grâce au plan de chasse.

Jean Rabier, Gérard de Lauriston, « Tatie » d'Armancourt, les frères Paris, Monique Rousset ont mis toute leur énergie à créer le Rallye-Aquitaine, sur une partie de l'ancien Rallye-Pindères : six ans de laisser-courre sans un hallali ; pas un estropié, un grillage providentiel ou un candidat au suicide pour remonter le moral des troupes qui n'en avaient d'ailleurs pas besoin car, avec une foi inébranlable, comme les coureurs cyclistes ; ils feraient mieux la prochaine fois...

C'est avec ce jeune équipage que j'ai découvert cette griserie que je n'ai jamais perdue et qui me dope toujours à chaque lancer.

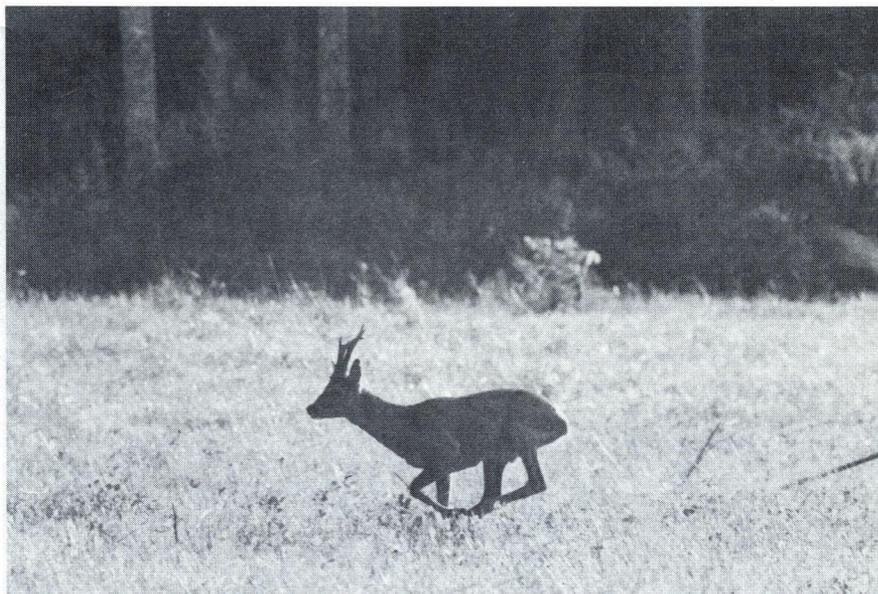
Honnêtement, je me suis vite rendu compte qu'il devait bien y avoir quelque chose en moins ou en plus chez les autres... même si la pression de chasse dans le massif Lot-et-Garonnais est particulièrement importante, même si celui-ci, en raison d'une végétation souvent encore très dense, empêchait quelquefois les animaux de prendre un parti, même si les chiens avaient été mendiés à droite et à gauche, même si... cela n'expliquait pas tout !

Chaleureusement accueilli, comme presque toujours en vénerie, j'allais donc chez les uns ou chez les autres, tenter de me rendre compte de ce qui pouvait bien être différent. M. Jean Cruse, dont l'amour de la chasse, la science et la ténacité me subjuguait, éclairait ma lanterne chaque fois que j'eus l'occasion de le suivre. Je ne parle pas de Gérard Vidal, de Dominique et de Bénédicte avec qui nous avons tissé des liens d'une amitié très exceptionnelle.

Mais cela ne devait pas suffire : la vénerie est une école de modestie fantastique ; chasse après chasse, le découragement gagnait l'équipage. En décembre 1971, l'on décréta que, décidément, les chevreuils du Lot-et-Garonne étaient imprenables...

Du bout des lèvres et sans aucun enthousiasme, parce que je ne m'en sentais ni la carrure, ni le goût et que ma femme et moi nous amusions follement en tant que boutons, j'acceptais de prendre le fouet de la « dernière chance ».

Il ne devait pas manquer grand-chose car nous primes six chevreuils en cette fin de saison. Sans chiens



Taiaut !

(Photo : S. Levoye)

de change, bien sûr, ces premiers animaux étaient pris le couteau entre les dents et je me souviens qu'en cas de dilemme quant à un change, sur un relancer, l'équipage restait derrière mon cheval lancé au galop... ou passait devant.

Petit à petit, l'équipage s'articulait. J'ai toujours eu la certitude qu'un équipage était d'abord une équipe où chacun à sa place et sur lequel je peux compter d'une manière indéfectible. Aujourd'hui encore, je répète que le succès du Rallye-Aquitaine est celui de l'équipage.

En 1973, nous avons pris douze chevreuils. Paul Paris, des mains duquel j'avais pris le fouet et dont je souligne souvent la sportivité, avait eu l'idée géniale de croiser une bonne Fox-Hound avec un grand Bleu de Gascogne, d'origine Bissières, et vraiment exceptionnel.

Ce dernier chien, légendaire à tir dans la région, appartenait à un pré-

sident de société de chasse locale qui tous les matins lui faisait faire le bois en galopant derrière sa voiture. « Branché » sur un animal, cerf, sanglier, lièvre ou renard, il n'en démordait plus jusqu'à la fin. Cette année-là, les six chiots issus de ce croisement, Saint-Pau, Sendat, Sarlat, Sauméjan, Sorine et Sibolle commencèrent à terroriser les chevreuils du territoire : chasseurs enragés, infatigables, bien gorgés, ils font partie de la légende et j'ai trop des doigts de la main pour compter huit ans plus tard les chiens qui n'ont pas de ce sang, au chenil.

Une meilleure connaissance du territoire de ma part et l'expérience petit à petit acquise, le chenil installé sur mon exploitation, un homme, Jacky Armelin, très doué pour « mettre » les chiens, aident à améliorer encore la qualité des chasses. Une équipe surtout qui me seconde parfaitement et dont l'enthousiasme est porteur, permet des saisons amusantes.

Si Sendat et ses frères vieillissent, leurs enfants et descendants sont excellents et un numéro extraordinaire « perce » à l'équipage : « Voisin » est facilement reconnaissable, tout blanc et spécialement vilain ; convaincu de son brillo, il ne fait confiance qu'à lui, complètement indifférent à la meute. Il bouscule son animal sans se soucier des autres, des circonstances ou du change.

Je n'ai vu dans ma vie que deux chiens de change convaincus, au chevreuil s'entend : Quinquina au Rallye Val de l'Eyre et père de ce fameux Voisin. Mais Quinquina cassait et ne reprenait pas toujours,



Type de chiens du Rallye Aquitaine Avance.

(Photo : S. Levoye)



Paysage forestier classique du massif landais : les pins.

(Photo : S. Levoye)

alors que Voisin perçait et n'était intéressé que par son animal. Il criait peu (à tel point que l'équipage s'était ligué pour me le faire supprimer à sa première saison) mais sa voix, reconnaissable, faisait rallier la meute comme jamais je n'ai vu le faire. Très chasseur, extrêmement joyeux à la chasse, il était taciturne au chenil ; peu expansif et très peu soucieux d'assurer sa descendance, ce qui est dommage car deux de ses fils, Laisser-Aller et aujourd'hui New-Look sont des chiens fantastiques et complets.

Je n'aime pas montrer mes chiens au chenil ; on leur reproche un manque d'homogénéité dans la robe ! Mais je n'élève des chiens que pour la chasse et j'ai toujours tendance à croiser le meilleur et la meilleure. Ma joie est d'avoir depuis cinq ou six ans quarante chiens qui chassent sur quarante mètres carrés et qui prennent quarante chevreuils par an ; ma joie est de pouvoir dire en toute sincérité au profane qui m'interviewe que je suis incapable de lui indiquer quelles sont les vedettes ; ma joie est de constater qu'année après année, les chiots se déclarent à leur seconde sortie.

Nous découplons toujours quels que soient le territoire et les circonstances, trente-cinq à quarante chiens qui chassent tous deux fois par semaine. Ne faisant jamais le bois, compte tenu de la grosse den-

sité d'animaux, je laisse toujours les chiens choisir leur animal. Il nous arrive d'ailleurs souvent de lancer mollement et d'entendre dix minutes plus tard, une explosion de joie : c'est un nouvel animal pour lequel les chiens ont une plus grande prédilection.

Nous n'avons pas eu jusqu'à l'an dernier, ce qu'il est convenu d'appeler des chiens de change : les chiens passaient dans les animaux et il était très rare de les voir casser. Très chasseurs, ils sont tenaillés de l'envie de rester aussi près que possible de leur animal.

Tout en étant spécialement en paquet, ce qu'ils font d'ailleurs naturellement et qui me semble indispensable, ils guettent les décrochés et coupent pratiquement systématiquement. C'est, je pense, ce qui nous donne cette réputation de vitesse.

Nous découplons souvent pour notre plus grande joie, avec le Rallye Val-de-l'Éyre et je n'ai jamais remarqué de différence de train.

Cette année, une densité de plus en plus importante d'animaux dans notre massif perturbe les chiens et nous avons beaucoup de mal à échauffer : les chiens « cassent » de plus en plus dans leur change mais acceptent sans rechigner de travailler leurs voies. En raison de la densité de chevreuils, du fait également qu'il n'y a aucune refuite classique dans ce gigantesque massif

landais, et par goût personnel, j'aime être à la queue des chiens ! Deux ou trois cavaliers m'accompagnent mais je suis assuré que les autres « travaillent » tout autour de la chasse. Si personne n'est censé parler aux chiens, bien évidemment j'incite à donner les renseignements. Au « patron » de les jauger !

Chacun à l'équipage est un rouage, chacun avec ses affinités et ses compétences ; dans un pays nouveau en vénerie, nous ne comptons que des passionnés qui acceptent de jouer en équipe. Je n'ai jamais vu personne descendre de cheval avant la Rosalie, ni entendu d'échos de commentaires quant à la conduite de la chasse... Et pourtant, ne croyant pas dans la vie aux solutions de facilité, j'entends que les chiens, lorsqu'ils sont à la faute, comprennent : il est donc courant de rentrer à la nuit.

Il est exceptionnel que nous prenions en moins de deux heures ; la moyenne est de trois. Il est rare que nous réattaquions, mais dans ce cas nous ne faisons jamais la curée : les chiens, même les plus froids ont toujours été déchainés au deuxième courre.

D'année en année, le pays, si hostile voici vingt ans, s'est radicalement transformé à notre égard. Des rapports très étroits avec la Fédération des chasseurs du Lot-et-Garonne et en particulier son président, homme de dialogue, ainsi que



Mme B. Galichon passant un fossé de route.

(Photo : S. Levoye)

notre intégration parfaite au sein du Groupement des chasseurs du massif forestier (qui gère quelque cinquante mille hectares) permettent à l'équipage de découpler dans les conditions presque idéales. Une fête de la chasse et des chiens a réuni, en 1982, dix mille spectateurs pour applaudir les meutes des douze équipages qui étaient venus prêter main forte au Piqu'avant-les-Bleus et au Rallye à Casteljaloux.

Il m'arrive de rêver à « l'île perdue » loin des problèmes d'intendance, de nourriture des chiens, — trop souvent dramatiques — d'épidémie, de camions, de chevaux, de réunions qui n'en finissent pas, de chiens perdus... Le film de l'ambiance au Rallye Aquitaine me rassérène ! Le chenil étant au milieu de ma ferme, où que je sois sur l'exploitation, je peux voir les chiens et de ma chambre j'entends Wagner et Joyeux qui se bagarrent, à moins que ce ne soit Nostalgie... Bernadette, qui rivalise de passion et d'efficacité, est toujours à mes côtés, nos quatre enfants sont tous à cheval et ne manqueraient pour rien au monde une chasse.

Georges et Maïté, les indéfectibles sont déjà au rendez-vous, les Paris sont passés par le Sendat pour embarquer leurs chevaux, les Richard ont déboulé les kilomètres de leur lointain Saint-Émilien. Voici Jeannot qui a troqué le bérêt pour le feutre mou et harangue sa monture, Francis et Jacques rivalisent d'élégance, Monique sort ses gâteaux, les boutons, les fidèles, sont à l'heure au rendez-vous. Louis Cappes, discret mais tellement actif, mitonne ses chiens qui l'adorent,

alors en selle, chassons... nos souvenirs pour les lecteurs de « Vénérie ».

Lorsque, pendant une soirée de chasse, ces mots-clés du passé surgissent au détour d'une conversation : « Vous vous souvenez de cette chasse où... », nous partons comme d'anciens combattants à la moisson des souvenirs. Seule l'heure pourra — et encore — nous arrêter ... !

Evoquer une chasse, c'est émailler le récit de noms qui chantent aux oreilles des veneurs locaux mais qui peuvent être lettre morte et source d'ennui pour qui ne connaît pas notre territoire. Et je ne voudrais pas qu'en citant « Le Tremblet », « Luxurguey », « Lubbens », « Tourneuve » ou encore « Le Bidon d'Huile » (où l'équipage a fait preuve d'imagination poétique en baptisant ainsi une bordure de route où des chasseurs avaient accroché un bidon à un arbre pour cacher leurs cartouches... Celui-ci a depuis longtemps disparu mais le nom est resté !), le lecteur n'y voie que des mots pittoresques ou des points sur une carte et non pas nos rendez-vous, joyeux départs pour la chasse, des endroits lumineux ou pluvieux, brouillardieux ou givrés où les grands pins, toujours colorés, servent de toile de fond à toute une variante de teintes, où le regard peut se perdre à l'infini dans le rose-mauve des bruyères en fleurs ou le jaune paille des molinies, ces grandes herbes qui recouvrent nos semis.

J'entends encore Georges nous crier, alors que nos cinq ou six chevaux du jeudi fendaient cette

marée jaune, sous un ciel d'un bleu glacé, nos quarante chiens nous précédant, hurlant de joie derrière leur chevreuil : « Une minute de silence pour ceux qui en ce moment sont dans un bureau ! ». C'est encore avec Georges et ma femme, le souvenir du 25 novembre 1978 où ce grand brocard attaqué à Bellevue, à Allons, nous a emmenés tous les trois en ligne droite, à travers la pampa landaise, pour se faire prendre à Lubbens, après quatre heures et demie de chasse, à cent mètres du château brûlé des Peyrebère. Nous avons fait là une curée digne d'un film surréaliste, au pied des ruines, sous une magnifique cheminée encore accrochée au premier étage d'un mur calciné, et avons sonné « La Reine des Landes », fanfare des Peyrebère, de toute la force de nos deux trompes. Une seule voiture avait suivi, un inconnu, Gilbert Richard, qui depuis est devenu bouton. Il avait bien mérité ses honneurs et quelle joie pour nous d'aller chercher les camions, en voiture, à trente-cinq kilomètres de là !

... Et cette chasse du 1^{er} janvier 1981 : notre chèvre, hallali courant, a traversé de part en part, un lac gelé superficiellement et les chiens s'engageant derrière, deux d'entre eux ont crevé la glace au centre de l'étang. Pendant une longue demi-heure, nous avons essayé de leur « casser » un chemin en lançant tout projectile que nous avons pu trouver autour de nous et dans les deux ou trois voitures alertées. Mais la lande manque de pierres, et les chiens se seraient noyés si Eric Cotin, n'écoulant que son bon cœur de médecin, ne s'était mis à l'eau pour casser la glace jusqu'à eux et qu'ainsi libérés, ils puissent nager jusqu'au rivage. Pendant ce temps, je sonnais l'hallali !

... Et cette chasse où, tombant en défaut près d'un ruisseau, nous rencontrons un vieux chasseur à tir qui nous interviewe et conclut : « Boh ! Des chevreuils, vous ne devez pas en attraper bien souvent ainsi, à moins que vous ne les coinciez dans quelque vallon ! »... Depuis, nous recherchons les « vallons » !

Et cette terrible année 1976 où une tempête exceptionnelle avait tout cassé et où nous avons été privés d'électricité pendant une petite semaine. Ce matin-là, les pins tombaient en travers des routes et les poteaux de téléphone étaient coupés en deux, c'était jour de chasse et tant pis si le ciel n'était pas clément. Nous avons bien fait,



Autre paysage typique du massif landais : les champs de maïs.

(Photo : S. Levoye)

nous avons pris un bon brocard, mais quelle terreur ! Les arbres nous sifflaient aux oreilles en tombant, nous étions couchés sur nos chevaux pour leur permettre d'avancer à contre-vent et le camion, à la curée, dût être dégagé à coup de tronçonneuse.

...Et cette chasse, démonstration flagrante, si elle restait encore à faire, de la recherche du change chez le chevreuil où, après avoir attaqué une grosse chèvre, les chiens buttent à un chemin de ferme, reculent puis reprennent la voie qui passe dans la cour-même. Là, « Taïaut ! » : notre chèvre bondit devant les chiens, nous la voyons, à notre grande stupéfaction, arrêtée dans son bond et redescendre, brutalement catapultée dans les chiens, rebondir à nouveau et retomber au beau milieu de la meute. Devant cette anomalie inexplicable, je me précipite et empoigne la chevrette qui était, en fait, apprivoisée et attachée à un câble sur lequel coulissait sa laisse. J'ai laissé l'animal dans les bras de Georges, ma femme dans ceux peu amicaux du fermier... et j'ai repris ma voie dans la cour du résinier, très exactement au bout de la chaîne.

...Et cette réflexion d'une fermière, dure d'oreille, rencontrée au mois d'octobre alors qu'elle remplissait son panier de champignons :

— « Hé bé, mais qu'est-ce que vous chassez ? ». — « Le chevreuil ! ». — « L'écreuil ? Avecque tous ces chiens ? »... On en rit encore, revoquant sa face éberluée...

...Et cette grande chèvre bréhaïne, attaquée au mois de mars à Pompogne, qui n'a jamais reculé, allant de Pompogne à Houeillès, frôlant

Boussès, rejoignant la Domaniale de Campet qu'elle traversera de part en part, rasant Guillery (ancienne propriété de George Sand, appartenant à Tatïe d'Armancourt, notre si chère Présidente que nous avons accompagnée à sa dernière demeure quelques mois auparavant) et rejoignant Xaintrailles en débûcher.

A la nuit tombante, nous finissons par prendre notre chèvre dans une haie, au milieu des champs. Les chevaux avaient quarante-cinq kilomètres dans les jarrets ; certaines voitures en accusaient cent quatre-vingt dix au compteur !

... Et ce 10 février 1982, où le trois-centième chevreuil du Rallye Aquitaine, attaqué sur Pompogne, après avoir fait tête sur Fargues, puis être revenu à son lancer, a traversé Couthures, se dirigeant vers Anzex pour reculer, passer devant le Senda, débûcher sur nos terres et se faire prendre, tapé dans les labours, petite bosse brune sur un ras à cinquante mètres du chenil... Quand je parle de « ras », peut-être s'agit-il d'une expression plus couramment employée en Gascogne où nous appelons ainsi un espace sans sous-bois et sans arbres. Il s'avéra qu'un soir, alors que nous discutons ardemment d'un chevreuil manqué, l'un d'entre nous dit : « Nous avons dû changer sur le ras, à tel endroit... », et la conversation de continuer sous l'œil perplexe d'un invité qui, au bout d'un temps, nous livre ses pensées : « Excusez-moi, mais je ne vois pas du tout à quel moment vous dites avoir changé sur un « RAT » !!! Pauvres chiens, pauvres maîtres, nous étions tombés bien bas !

Et pourtant, nous essayons d'avoir quelques principes, comme celui-ci de ne pas changer sur n'importe quelle musaraigne qui passerait devant les chiens, ou encore d'arrêter ceux-ci si, de façon ostentatoire, il se trouve plusieurs animaux devant les chiens. La lande est trop touffue pour que l'animal de change ne se désolidarise pas immédiatement de l'animal de chasse.

Néanmoins, cette année (peut-être en raison du nombre impressionnant d'animaux sur notre territoire), cet axiome fut mis en défaut à plusieurs reprises, notamment, ce 28 novembre, où nous chassions sans défaut depuis une heure, un grand brocard en vue des voitures à la route de Casteljaloux-Fargues. Cinq cents mètres plus loin : la route Casteljaloux-Damazán, bordure de débûcher. Christiane Paris me signale la traversée de deux animaux dont l'un s'arrête pour boire dans une flaque, sur le goudron et qu'en excellente connaissance, elle juge de chasse. Les chiens arrivent avec un quart d'heure de retard par la voie et relancent deux animaux en bordure de débûcher, qui sont vus reprendre pied à pied la double. Tous les bons chiens chassent, mais difficilement, le nez dans la poussière. Vingt-cinq minutes de chasse, on nous sonne une vue sur la piste, deux animaux se dirigeant vers le marais de la Papeterie en bordure de l'usine. Nous sommes plus qu'inquiets mais les chiens chassent et relancent en bordure d'eau... deux animaux que je juge bien, l'un frais et l'autre, notre animal, qui essaie de se remettre dans la voie de son congénère mais qui, gêné par une voiture, reprendra à

nouveau ses doubles et se fera prendre peu de temps après.

... Et combien de chevreuils avon-nous failli laisser en défaut final, hallali !

Je me souviens d'une chèvre qui après trois heures de très bonne chasse, rentre dans le petit bourg de Fargues-sur-Ourbise où se trouve notre restaurant des soirs de chasse.

A trois cents mètres de l'église, les chiens longent une résidence grillagée à deux mètres : balancer sur la route qui se transforme en défaut. Grands avants, grands arrières... pas de voie ! Reste ce parc d'une trentaine d'ares, envahi de ronces aussi peu encourageantes que possible. Et d'ailleurs, comment l'animal y serait-il rentré ? Le propriétaire, charmant, nous autorise de passer. La végétation est si serrée que seuls quelques chiens y pénètrent. Je suis à pied avec quelques boutons et nous battons les ronces. Rien, pas un coup de nez. La nuit va tomber. Fourbu et désolé, je vais sonner la Rosalie, quand un bouton m'affirme avoir vu ce qu'il pense être un vol-ce-l'est sur un bout de taupinière, immédiatement écrasé, comme il se doit, par le pied d'un chien. Je pense que chaque mètre carré du roncier a été foulé. Tant pis, sous l'œil sceptique de la plupart des suiveurs, on refoule dans l'autre sens. Tout-à-coup, la vue ! Maïté de Fleurac qui garde les chevaux à l'extérieur, n'en croit pas ses yeux... Passant devant elle, dans un trou minuscule du grillage, notre chèvre s'est remise debout sans qu'un chien l'ait éventée ; on la prendra deux cents mètres plus loin. Merci, Maïté !

... Et ce grand brocard qui est vu sautant la route du lancer après quatre heures de chasse, hallali courant avec quarante-cinq secondes d'avance ; cinq cents mètres plus loin, un biquet dans les chiens. « Arrête, arrête ! » Il faudra une heure de piétinement sur un terrain très propre et le départ des voitures les unes après les autres écou-rées, pour entendre sonner la vue, un grand récri et l'hallali. Le brocard tapé sur sa double n'a pas pu se relever.

...Et tous ces chevreuils mystérieusement disparus, volatilisés, hallali courant au nez et à la barbe des chiens et des veneurs. Et ces discussions sans fin le soir pour savoir comment cela avait-il pu se passer ? J'ai eu quelquefois, comme dans Maigret, la solution !

Ainsi, un brocard laissé à la nuit tombante dans un petit marais bordé d'un pare-feu blanc. L'animal

venait d'être vu à la route précédente, trois cents mètres plus tôt, portant la hotte. Les chiens avaient une minute de retard. Vol-ce-l'est allant à l'eau sur le pare-feu. Panne finale. On foule et on refoule. Rien. Rosalie. Le soir, je dors mal. Le lendemain, je travaille. Ce n'est que le mardi matin aux aurores que je peux me rendre sur les lieux. Je sifflotte, les mains dans les poches, et je retrouve mon vol-ce-l'est descendant au marais. Distraitement, tout en réfléchissant, je prends une petite pierre que je lance à l'eau. A six mètres de moi, émergeant des herbes, un animal se lève, mon brocard, il passera devant moi, tout courbé, reprenant ses doubles.

Dans ce même marais, une veille de Noël, où nous devions rejoindre St-jean-de-Luz le soir, nous arrêtons à la nuit sur un chevreuil fini. Nous rentrons les chiens mais il en manque un, le meilleur, « Voisin ». Il rentrera tout seul au chenil, le lendemain, du rouge encore plein sa robe blanche ; la peau et la tête du chevreuil seront, elles aussi, retrouvées le surlendemain.

Les animaux laissés tapés sur leurs fins doivent d'ailleurs être beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense et la nécessité de fouler le défaut final s'est avéré mille fois payante. Le 10 mars, cette année, nous chassons, avec beaucoup de difficultés, un bon brocard dans un change invraisemblable. Il est vu hallali courant à une minute des chiens, prendre trente mètres de goudron et monter le talus — au-delà du talus, dix mètres de végétation, un grand fossé et une culture à perte de vue —. Une heure passe à fouler et refouler, cavaliers à pied et suiveurs bataillent, exploitant toutes les possibilités imaginables. La nuit va tomber, l'air est électrique, pour la énième fois je demande qu'on m'indique où l'animal est rentré... Notre brocard

n'avait pas fait un mètre, rasé sur le haut du talus, les chiens et les hommes étaient passés dix fois sur lui !

Bien plus souvent, hélas, le défaut est final, la Rosalie est sonnée et le débat ouvert se prolongera pendant le dîner traditionnel qui nous réunit toujours après la chasse.

Je viens de relire distraitement ces lignes et je m'aperçois que j'en ai consacré quatre aux retraits manquées contre quatre pages aux chasses couronnées de succès... Ce n'est pas par vantardise, mais seulement par égard pour la patience des lecteurs éventuels. Si j'avais commencé à raconter nos échecs, un numéro de « Vénérie » n'y aurait pas suffi...

Je vous livre le dernier souvenir récent, puisqu'il remonte au jeudi 29 mars de cette année. Nous découplions avec Dominique Vidal et nous avons pu grâcier une chèvre qui après une superbe chasse, avait pris, hallali courant, un fossé plein d'eau qui se jetait providentiellement dans un « barate » plus large, à travers une buse de quatre mètres de long, sur quatre-vingts centimètres de hauteur et qui permettait donc le passage pardessus le fossé. Les chiens chassent dans l'eau, sortent à la buse et se remettent à l'eau de l'autre côté, chassant à nouveau, le courant emportant le sentiment de la chèvre debout au centre de la buse. Benoît Richard faisant les berges et étant descendu de cheval à tout hasard pour regarder dans la buse, a vu ses deux yeux briller dans l'obscurité, au-dessus de l'eau. Il a fallu qu'il rampe jusqu'à elle pour la faire sortir. Nous l'avons attrapée et remise en liberté.

Longue vie à nos chevreuils... jusqu'à la prochaine saison.

Bruno Galichon
(mai 1984)



Retour de chasse.

(Photo : S. Levoye)